



Extrait d'une biographie littéraire

De nombreux écrivains, dans le monde entier, ont raconté comment ils avaient vécu leur « entrée » dans le langage et, surtout, dans les autres langues auxquelles ils avaient été confrontés dans le cours de leur existence. E. Canetti (*L'histoire d'une jeunesse, la langue sauvée*, Livre de Poche, Paris, 1980) représente certainement l'exemple le plus connu. On citera également N. Huston (*Nord perdu*, Actes Sud, Paris, 1999), et P. Chamoiseau (*Chemin d'école*, Gallimard, Paris, 1994), etc. De tels textes peuvent être utilisés dans le cadre de cette activité, que ce soit pour susciter un prolongement de la réflexion ou, plus simplement, à travers la lecture, pour apporter un regard littéraire sur les questions traitées.

Voici un extrait de texte (Chraïbi Driss (1998). *Vu, lu, entendu*. Paris, © Editions Denoël (collection Mémoires), p. 31 et sq.) qui nous paraît tout à la fois illustratif de cette problématique et amusant, donc de nature à intéresser les élèves.

« A l'institut Guessous, j'appris le français par le commencement : l'alphabet. Il était sous-développé. Comparé à notre alphabet à nous, il lui manquait plusieurs lettres, les sons « gh », « ts », « th », « dz », « a' », et j'en passe. Notre professeur était très patient avec moi, répétait en souriant : « Ce n'est pas une traduction de l'arabe. C'est une *autre* langue. » Lorsqu'il me fallut allier des consonnes et des voyelles pour former des mots, ce fut l'incompréhension totale. Habitué à écrire de droite à gauche, j'écrivis de droite à gauche, en toute logique. Quelque chose comme : *ssird tse mon nom*. Le professeur se montra habile devant ce cas de figure. Il se saisit d'un miroir et rétablit la phrase dans le bon sens : *Mon nom est Driss*. C'était simple. Le monde des Européens, à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre. La preuve, c'est que le planisphère accroché près du tableau représentait le globe terrestre à l'envers de la carte géographique d'Al-Idrissi : l'Europe en haut et l'Afrique en bas alors que ce devrait être le contraire, l'Orient à droite et l'océan Atlantique à

gauche ! C'était insensé, mais c'était ainsi, je devins gaucher du jour au lendemain. Et je crois bien que c'est à cette époque que ma tête a commencé à tourner.

Il y avait deux cours parallèles et simultanés, en arabe et en français, assurés par le même professeur – M. El-Manjra, autant que je m'en souviens. Il nous apprit jour après jour à identifier les objets concrets qui nous entouraient et à leur donner leur équivalent dans le vocabulaire de nos « protecteurs » d'outre-Méditerranée : *madrassa* = école, *koursilla* = chaise, *calame* = plume, *midad* = encre... et ainsi de suite. Certains mots hésitaient à franchir la frontière, culturelle, se braquaient tel un âne entêté.

« Oiseau » par exemple. Invariablement, je prononçais et écrivais ce terme dans ma langue maternelle : *asfour*. Peut-être pensais-je à ma maison natale et au pigeon blanc. De toute évidence, il était de la famille des oiseaux. El-Manjra décapuchonnait son stylo, faisait mine de le remplir avec « l'encre verte de mes yeux ». J'éclatais de rire, lui aussi.

Les équivalences s'établirent d'elles-mêmes lorsque nous abordâmes les textes des récitations. Ce Jean de La Fontaine était l'un de nos cousins et ses fables rajeunissaient celles de *Kalima wa Dimna*, la plupart d'entre elles tout au moins. Je retrouvais mes animaux familiers : le lion qui ne pouvait être que roi (père, *pater familias*), le singe auquel je m'identifiais, la gent trotte-menu... je n'étais pas tout à fait d'accord avec le fabuliste français quant à sa façon de traiter l'âne, « ce pelé, ce galeux ». Chez nous, ce solipède était prisé comme un être plein de sagesse et de patience – les deux vertus essentielles prônées par l'Islam. La preuve, c'est qu'il supportait les brimades de la vie. A lui aussi je m'identifiais. Il lui arrivait parfois de ruer dans les brancards. Le reste du temps, il riait avec ses grandes dents. Bref, mon horizon s'ouvrait, non pas mentalement, mais sur le plan affectif. Le monde des Européens ne me faisait plus peur. Ses écrivains conversaient avec les nôtres depuis des siècles. Ils n'avaient pas grand-chose en commun avec ces colonialistes qui nous gouvernaient depuis Rabat ou Paris – et que ma mère qualifiait de suppôts de Satan, sans en avoir jamais vu un seul d'entre eux.



Leur jour férié était le dimanche. Ils l'appelaient le « jour du Seigneur ». Pourtant, Jésus-Christ avait vécu ici-bas bien avant le Prophète. Et notre jour férié à nous était le vendredi. Ce n'était pas très logique. A moins qu'il n'y ait une explication évidente...

- Nous sommes en avance sur eux, m'sieur.

- Comment cela ? demandait Al-Manjra.

- Ils ont quarante-huit heures de retard sur nous.

- Peut-être bien, dans l'ancien temps. Mais ils nous ont rattrapés. Et même dépassés. As-tu fini ta soustraction ?

- Presque, m'sieur.

L'arithmétique ne posait pas de problème. C'étaient les mêmes chiffres, arabes, y compris le zéro. Et puis, la quatrième de couverture de nos cahiers donnait le corrigé des opérations, de 1 à 10, et des additions aux divisions. Il suffirait d'apprendre les tables. Mais l'arithmétique devenait absconse lorsqu'on l'appliquait à la vie réelle, des cheveux coupés en quatre par les Français. Ils poussaient le pointillisme jusqu'à l'abstrait. Avait-on jamais vu un centimètre de pain ou un millilitre d'eau ? Cela ne pouvait nourrir ni désaltérer personne, fût-ce un saint. Quant au temps, pourquoi fallait-il le diviser en secondes, voire en dixièmes de seconde ?

- Pourquoi, pourquoi... Arrête de poser la même question, me disait M. El-Manjra. Poses-en d'autres.

- Lesquelles ?

- Quand ? Comment ? Tu pourrais ainsi comprendre le monde.

Deux ou trois fois par an, un inspecteur de l'Instruction publique venait contrôler nos connaissances. Ce n'était jamais le même, mais il avait un chapeau. Il posait son chapeau sur le bureau du maître et celui-ci, d'une chiquenaude, l'envoyait rouler sur le plancher. Et alors de deux choses l'une : si le visiteur (l'hôte) ramassait son couvre-chef et le posait ailleurs, nous coopérions gentiment avec lui, dans sa langue maternelle ; nous levions tous le doigt et récitaient avec ensemble « chou, pou, genou, caillou » ou une fable de son choix. S'il remettait le bitos sur le bureau, nous lui parlions uniquement en arabe, M. El-Manjra aussi. »